

CHAPITRE PREMIER

Après la bataille

Une lune d'acier perçait à peine les nuages pour jeter un voile de clarté livide sur les arbres et le gazon du parc. L'air conservait l'humidité de la pluie torrentielle tombée la veille, et la nuit s'annonçait aussi fraîche qu'il convenait en cette fin du mois d'octobre.

L'inspecteur Antoine Carlier reprenait ses esprits, conscient d'être allongé sur des gravillons mouillés et sûr que, quelques secondes plus tard, il se rappellerait comment il en était arrivé là. Les douloureux élancements de sa mâchoire l'y aidèrent. *Renouard !* songea-t-il en y portant la main, tandis que ses yeux s'ouvraient tout grand. *Ce fumier de journaliste m'a assommé pour m'empêcher de tirer sur Panthéra. Cette fois-ci, je le coffre !*

À condition de le trouver, lui souffla sa raison quand il s'avisa qu'il était seul devant le perron des *Peupliers*. Comme lui revenait un autre souvenir, des plus inquiétants, il regarda autour de lui, mais en vain : le pistolet qu'il avait lâché en tombant n'était pas en vue. Voilà qui allait faire merveille pour sa carrière débutante, se dit-il. Presque autant que la violation de domicile dont il s'était rendu coupable en pénétrant dans la propriété alors qu'un juge, loin de lui délivrer une commission rogatoire, lui avait expressément interdit de harceler Percival Arlington.

Tant pis : puisqu'il en était là et que rien ne pouvait lui éviter les conséquences de ses actes, autant continuer son enquête ; il découvrirait peut-être des éléments qui leur seraient utiles, à lui ou à son successeur. En outre, il avait un compte à régler.

La lumière brûlait encore dans la salle à manger du manoir, la fenêtre défoncée par Panthéra en témoignait. Le policier ignorait combien de temps il était resté étourdi, mais cela n'avait pu durer plus de quelques minutes : la plupart des protagonistes du drame de la soirée, dont François Renouard à qui Carlier brûlait de rendre son coup de poing, étaient sans doute encore sur les lieux.

Ce fut d'un pas furieux qu'il monta les marches du perron, franchit la porte grande ouverte et traversa le hall pour gagner la salle à manger.

Sur le seuil de laquelle il se figea, bouche bée. Tout à sa colère contre le journaliste et la criminelle en fuite, il avait omis de s'interroger sur le sort des occupants des *Peupliers* : la réponse venait de lui apparaître et elle ne lui plaisait pas le moins du monde.

Percival Arlington, le jeune maître des lieux, était attaché sur une chaise au fond de la pièce, devant la cheminée éteinte, les mains derrière le dos. Son visage tuméfié et les traces rouges que laissait voir sur sa poitrine sa chemise ouverte prouvaient qu'il avait été torturé. Pourtant, ce n'était pas lui qui présentait le spectacle le plus désolant.

La nymphe Érynia, qui s'était introduite dans la propriété en même temps que Carlier, était agenouillée près d'une femme quasi nue, étendue sur le carrelage, en laquelle il fallut quelques secondes à l'inspecteur pour reconnaître la bonne de la maison. Couverte de plaies et de bleus, Mireille Michaut était inconsciente, et la compresse humide dont Érynia lui tamponnait le front et les joues ne semblait pas pouvoir la ranimer.

« Appelez une ambulance, lança la nymphe en apercevant le nouveau venu. Elle est dans un sale état. Mais, au moins, elle est vivante, elle. »

Alors seulement, le policier découvrit celui auquel il brûlait tant de casser la figure avant de lui passer les menottes. S'il l'avait trouvé debout, nul doute qu'il eût agi exactement ainsi, une plainte pour coups et blessures dût-elle compromettre encore plus sa carrière.

Mais François Renouard n'était pas debout. François Renouard était à genoux devant un deuxième homme attaché sur une chaise. Cet homme avait la tête penchée en avant ; son torse n'était qu'une large tache rouge ; il ne parlait pas, ne bougeait pas... et François Renouard pleurait.

Un souvenir occulté passa en un éclair dans l'esprit de Carlier : tout à l'heure, en arrivant, il avait vu sortir du manoir un satyre poursuivi par le journaliste, lequel lui avait crié : « Descends-le ! Il a tué Jean-Marie, il l'a égorgé avec un rasoir. »

L'homme immobile, c'était Jean-Marie Ducos. Il était mort. Et lui, Antoine Carlier, il avait laissé s'enfuir son assassin.

« Mais... Panthéra... balbutia-t-il.

– Panthéra n'y est pour rien, lança Arlington. C'est Faustus, le satyre, qui nous a torturés et qui a tué le photographe. Elle, elle a essayé de nous défendre.

– Faustus ? répéta Érynia. Ça ne me dit rien, mais je ne connais pas tous les satyres de Faërie. Je me renseignerai. »

Abandonnant pour un temps la bonne évanouie, elle passa derrière Arlington et entreprit de le délivrer, tandis que Carlier, hébété, s'avavançait d'un pas mal assuré en direction de Renouard. Le malaise qu'il éprouvait toujours en présence de son ancien condisciple atteignait une espèce de paroxysme à le voir ainsi pleurer la mort d'un autre homme comme une femme pleure celle de son mari.

L'analogie le prit par surprise et l'évidence lui percuta le plexus solaire à l'instar d'un direct assené par Maurice Auzel. Il comprit pourquoi les larmes, le désespoir. Pourquoi son malaise. En temps normal, il aurait eu le réflexe de rire, sans doute. Il en connaissait qui l'auraient eu même à présent. De rire ou de frapper. Dans son milieu professionnel, il en connaissait même beaucoup.

Quand Renouard, en l'entendant arriver, tourna vers lui un visage noyé de pleurs, cependant, il ne vit rien d'autre qu'un être humain en proie à un incommensurable chagrin. Tel Arlington, le journaliste avait été frappé, torturé, ses brûlures notamment devaient lui faire souffrir le martyre, mais cela n'était rien auprès de la douleur morale d'avoir perdu l'être aimé.

Antoine Carlier vit tout cela, et la colère qui l'animait encore l'instant d'avant s'évanouit, remplacée par de la compassion. Il y avait finalement plus malheureux que lui ce soir-là. Il voulut sourire, se sentit ridicule d'essayer, et finit par poser la main sur l'épaule de Renouard, n'osant la presser mais la tapotant à deux reprises.

« Désolé, mon vieux, dit-il. Je te promets de retrouver ce salopard. »

Puis il tourna les talons, étrangement troublé, et quitta le manoir pour aller chercher des secours.

Tanya Farnèse/Morin, pour une fois, rentra à l'appartement qu'elle partageait avec Alice de Sérigny, Quai Voltaire, en tout début de soirée : le professeur Bellières l'avait pratiquement mise à la porte en affirmant qu'on était vendredi et qu'une jeune femme comme elle, un vendredi soir, avait le devoir de s'amuser. S'il avait deviné ce qu'était sa vie, il aurait su qu'elle ne s'amusait guère, qu'elle n'avait nul besoin de rire vendredi pour pleurer dimanche, mais elle s'était cependant laissé faire afin de ne pas attiser la curiosité du vieux savant. La perspective de passer toute une soirée avec Alice, ce qui leur arrivait de moins en moins souvent depuis qu'elles travaillaient, n'avait en outre rien pour lui déplaire.

La première chose qu'elle remarqua en se garant au bas de leur immeuble, ce fut cependant l'absence de l'Alpine A110 que conduisait son amie quand elle revêtait le costume de Panthéra. Alice lui avait-elle trouvé un garage discret, comme elles étaient convenues qu'il faudrait en arriver là avant que le véhicule, s'il devenait célèbre, ne menace d'attirer l'attention sur elles ?

L'hypothèse n'était pas sans mérite, mais ce fut pourtant d'un pas nerveux que Tanya monta jusqu'à leur appartement, dont elle déverrouilla elle-même la porte quand nul ne répondit à ses coups de sonnette. Quelques instants plus tard, elle découvrait le mot laissé par son amie : « *Je suis partie aux P. Lis le journal. Je reviens.* »

Le journal en question, c'était le dernier numéro de Soir-Nouvelles. L'article, bien sûr, était signé François Renouard, comme tous ceux qui concernaient « l'affaire » Panthéra. C'était un tissu de suppositions et de probables affabulations, mais Alice l'aurait bien sûr pris au premier degré, tels la plupart des lecteurs du journal. Contrairement à eux, en revanche, elle n'était pas simple lectrice : elle

pouvait devenir actrice et c'était ce qu'elle avait fait. Le jeune Arlington s'était incompréhensiblement présenté comme son allié, il avait voulu mettre à sa disposition des documents en rapport avec l'assassinat des Sérigny durant la Seconde Guerre mondiale. Si elle le pensait menacé, Panthéra volerait à son secours, cela ne faisait aucun doute. D'ailleurs... La jeune femme sentit son cœur manquer un battement. C'était peut-être exactement pour cela que cet article était publié, pour l'attirer aux Peupliers...

Tanya tenta de se dire qu'elle se faisait des idées, mais ce Renouard lui paraissait bien assez malin pour échafauder un plan pareil, assez roublard pour n'être retenu par aucun scrupule. Elle ignorait dans quel but il agissait, s'il collaborait ou non avec la Sûreté, mais, quoi qu'il en fût, Alice était sûrement tombée dans un piège.

Elle n'hésita qu'un instant : si elle se contentait d'attendre, elle allait vivre une angoisse de tous les instants, qui empirerait à mesure que tarderait son amie. Autant se rendre elle-même sur place et aviser. Elle ne voyait pas bien ce qu'elle pourrait faire de plus que Panthéra mais, si elle la trouvait à temps, si elle la prévenait...

Sa décision à peine prise, Tanya dévalait l'escalier et reprenait sa vieille 203 pour gagner Saint Firmin sur Essonne. Elle s'y était déjà rendue une fois, en compagnie d'Alice, pour reconnaître le terrain avant la toute première visite de Panthéra aux Peupliers, aussi n'hésita-t-elle pas sur le chemin à prendre : la Nationale 7 puis une départementale sinueuse la conduisirent à la petite commune de Seine-et-Oise, encore paisible quelques semaines plus tôt, où s'élevait le manoir des Arlington.

Un tour complet de la propriété ne lui apprit rien, sinon que les deux policiers en faction dont parlait l'article de Renouard n'étaient pas à leur poste et qu'un des battants du portail était ouvert. Alors que l'anxiété faisait trembler ses mains sur le volant et perler une sueur froide dans son dos, elle entama une exploration systématique des rues voisines. Alice avait-elle changé d'avis ? Ou bien, retardée, n'était-elle pas arrivée ?

Ces espoirs furent annihilés dans la seconde rue visitée : l'Alpine était là, garée le long du trottoir, mais elle paraissait vide.

Deux voitures plus loin, une place libre s'offrait. Tanya, ayant bâclé un créneau, s'approcha à pied du bolide. Comme elle s'y attendait, la portière côté conducteur n'en était pas verrouillée, et elle put constater que nul ne l'occupait.

Si elle avait alors regagné sa 203 comme elle était venue, par la route, son avenir et celui de bien d'autres gens en auraient été irrémédiablement changés. Pour une raison qu'elle n'aurait su déterminer, toutefois, elle contourna l'Alpine et monta sur le trottoir.

À quinze mètres de là, une forme noire inerte gisait sur le goudron. Tanya se mit à courir sans se poser de question. Il pouvait s'agir d'un vieux sac oublié, il pouvait s'agir d'un chien ou même d'un clochard aviné, mais elle sut au premier coup d'œil que c'était Panthéra – et elle crut que Panthéra était morte.

« Mon Dieu, Alice ! » s'exclama-t-elle, portant la main à la bouche pour étouffer son cri. Elle s'agenouilla près de son amie, remarquant à peine qu'elle ne portait pas sa cagoule, ce qui mettait son identité secrète à la merci du premier passant, et lui prit le visage entre les mains. La blessée n'ouvrit pas les yeux mais le soupir et le gémissement qu'elle poussa la révélèrent en vie.

Tanya explora rapidement du regard le corps prostré. Seule la cuisse gauche portait des blessures visibles : en trois points distincts, le tissu de la combinaison et la peau qu'il recouvrait avaient été percés pour révéler la chair à vif. Des impacts de balles, jugea la jeune femme malgré l'obscurité de cette nuit couverte, seulement battue en brèche par quelques fenêtres éclairées le long de la rue, la plupart derrière des volets à lattes. Elle y porta une main prudente, la ramena couverte d'une substance poisseuse qu'elle n'eut pas besoin de regarder pour savoir qu'elle lui apparaissait rouge vif en pleine lumière. Le pouls qu'elle sentit à la gorge de la blessée était régulier mais faible, bien trop faible. Sa bouche se crispa : si Alice avait perdu trop de sang...

Tanya n'hésita qu'un instant. Elle se releva d'un bond, oubliant sa jambe trop courte et son dos trop rond, courut à l'Alpine et s'empara de l'imperméable jeté sur le siège, avant de rejoindre son amie

toujours inconsciente et de le lui enfiler tant bien que mal, tout en répétant son prénom et en l'adjurant de reprendre ses esprits.

« Alice. Il faut que tu te réveilles, Alice. Tu ne peux pas rester ici et, moi, je n'aurai pas la force de te porter jusqu'à la voiture... »

Ensuite ce furent de petites gifles sur les joues, puis des gifles un peu plus sèches et, enfin, la blessée battit des paupières. Ses lèvres formèrent un nom qui ne sortit pas de sa gorge.

« Tout ira bien, assura Tanya, tentant de manifester plus de confiance qu'elle n'en ressentait, mais je ne peux pas te soigner ici. Il faut que tu m'aides à t'emmener à la voiture. »

Une hésitation, puis un nouveau battement de paupières et une lueur déterminée dans le regard encore vague de celle qui venait de reprendre connaissance. Alice n'eut pas besoin qu'on lui répète ce qu'on attendait d'elle : les dents serrées, elle posa le pied droit bien à plat sur le sol et, tandis que son amie la soutenait du côté gauche, exerça toute la puissance de ses muscles pour se hisser en position quasi verticale. Ce fut ensuite à cloche-pied, le bras autour des épaules de Tanya, qu'elle gagna l'Alpine et se laissa glisser avec soulagement sur le siège du passager.

Dès qu'elles furent toutes deux montées en voiture, son affolement passager quitta la fille de Félix Morin, qui retrouva son sens pratique. Dénouant le foulard qu'elle portait autour du cou, elle le noua à la manière d'un garrot autour de la cuisse d'Alice, au-dessus des blessures.

« Tu as perdu du sang, déclara-t-elle d'une voix qui tremblait à peine, mais l'artère n'est pas touchée. Avec de la chance, tu en seras quitte pour un peu de repos, le temps que ça cicatrise. »

Du moins si tu coupes à une infection, compléta-t-elle en elle-même, avant de démarrer l'Alpine.

La jeune femme ne pouvait conduire qu'un seul véhicule à la fois, mais la 203, elle le croyait, n'attirerait guère l'attention si elle restait sur place quelques heures. On n'aurait qu'à revenir la chercher en train le lendemain.

Tanya avait déjà pris le volant de l'Alpine mais elle n'avait pas, et de loin, l'entraînement d'Alice en la matière – ni son goût pour les voitures de sport. Ce fut donc avec la plus grande prudence – et un probable record de lenteur sur ce modèle Renault – qu'elle quitta Saint Firmin pour prendre la direction de Paris.

Elle eût aimé désinfecter sur-le-champ les plaies de son amie, mais il lui semblait peu raisonnable de se mettre en quête d'une pharmacie de nuit dans une région qu'elle connaissait mal. Une fois dans la capitale, elles seraient tout aussi vite arrivées chez elles.

« Attendez, inspecteur ! »

Carlier achevait de descendre les marches du perron quand retentit l'appel de Percival Arlington. Il se retourna vers le jeune homme qui venait de surgir du manoir, échevelé, la chemise toujours largement ouverte sur son torse parsemé de brûlures. Et le regard intense – mais pas halluciné : tout à fait lucide, au contraire.

« Vous avez le téléphone dans votre voiture ? » interrogea-t-il sans préambule.

Quoique n'ayant pas le cœur à plaisanter, le policier eut un sourire ironique. « Je suis inspecteur stagiaire, rappela-t-il. Même le commissaire n'a pas le téléphone dans sa voiture, et il paraît que c'est peu pratique de toute façon. » Il s'interrompit, conscient de parler pour ne rien dire. « Vous devriez aller vous allonger, reprit-il plutôt. Un médecin ne tardera pas à arriver dès que...

– Je ne suis pas malade, coupa Arlington. Mes brûlures me font un mal de chien mais elles ne sont pas graves. C'est de mon avocat dont j'ai besoin. Sauf qu'à Saint Firmin, à part sans doute chez quelques particuliers que je ne connais pas, il n'y a le téléphone qu'à la Poste et au bar de la place. À cette heure-ci, les deux sont fermés. Vous, vous avez le pouvoir de faire ouvrir l'une ou l'autre, pas moi. Donc je viens avec vous. » Comme Carlier semblait hésiter, il éleva un peu la voix. « Vous êtes dans de sales draps, inspecteur. Votre seule chance de vous en tirer, c'est que j'affirme vous avoir invité chez moi. Sinon maître Formellot vous clouera au pilori. »

Le policier haussa les épaules.

« Croyez-le ou non mais je songeais surtout à votre santé. Me faire chanter est inutile : si vous ne l'appellez pas ce soir, vous l'appellerez demain, et Formellot me clouera aussi bien de jour que de nuit.

Le pilori sera encore là. » Il poussa un long soupir. « Venez si vous voulez, capitula-t-il, mais couvrez-vous : il fait un froid de canard. »

Le jeune homme parut alors seulement réaliser qu'il était en chemise. Il en referma les pans avant de courir chercher un pardessus dans le hall d'entrée du manoir.

Une minute plus tard, les deux hommes marchaient côte à côte d'un bon pas sur l'allée de graviers des Peupliers.

« J'ai cru bien faire, vous savez », déclara spontanément Carlier alors qu'ils franchissaient le portail. Semblant se rendre compte de ce qu'il venait de dire, il ajouta vivement : « C'est un argument que ni vous ni mes supérieurs n'aurez envie d'entendre, mais c'est la vérité.

– Je n'en doute pas, dit étonnamment Arlington. Pour une bonne raison : moi aussi, j'ai cru bien faire. Et vous n'avez pas envie de l'entendre non plus. »

Ni l'un ni l'autre n'ouvrit plus la bouche avant que, arrivés sur la place du village, ils n'entreprissent de tirer de son fauteuil ou de son lit le patron du Bar des Sports.

À la demande d'Érynia, François Renouard vainquit assez son chagrin pour l'aider à allonger Mireille sur le canapé. Il glissa un coussin sous la tête de l'infortunée domestique, tandis que la nymphe la couvrait d'un plaid trouvé plié sur un fauteuil. À tout le moins la dignité de la jeune femme serait-elle protégée quand les représentants du corps médical, de la Sûreté ou de la presse envahiraient la propriété. Renouard savait que ses collègues n'auraient aucun scrupule à traquer la victime pour obtenir un cliché ou une déclaration ; lui-même n'en aurait pas eu. Avant.

Il chercha des yeux l'appareil-photo de Ducos, qu'il avait lâché un peu plus tôt pour se lancer à la poursuite de Faustus, et le découvrit non loin de la cheminée. Le flash était cassé, inutilisable, l'objectif fendu en deux. Le journaliste s'en empara pourtant. Il tourna une molette pour rembobiner tout à fait la pellicule, qu'il sortit alors de l'appareil et, vérifiant que la nymphe n'était pas en train de le surveiller, glissa dans sa poche. Il y avait là-dessus des photos de Panthéra sans son masque, avec son visage humain comme avec son visage démoniaque. Ces photos-là ne devaient pas tomber en n'importe quelles mains. Puisqu'il les avait prises, elles étaient siennes et nul n'aurait dû lui disputer le droit d'en faire ce que bon lui semblerait, mais la Sûreté les considérerait comme des pièces à conviction précieuses si elle apprenait leur existence. Pour l'heure, cependant, seuls Arlington et lui la connaissaient et, s'il le jugeait bien, Arlington ne dirait rien.

Il jeta un coup d'œil discret à la nymphe, dont la présence continuait de le déranger. En partie parce que sa nature magique troublait les hommes, même ceux que les femmes ne troublaient guère en temps normal, et même quand elle ne s'efforçait pas activement de les séduire, mais aussi et surtout parce qu'il s'interrogeait sur son rôle dans l'affaire. Puisqu'elle semblait agir de concert avec Carlier, elle n'était pas l'alliée du satyre Faustus, mais cela ne faisait pas d'elle la sienne pour autant : elle avait voulu aider le policier à abattre Panthéra et, depuis la mort de Ducos, François Renouard se situait fermement dans le camp de celle qui s'était présentée comme Alice de Sérigny.

Songer à son ami égorgé lui serra douloureusement la gorge et coupa court à l'impulsion professionnelle qui voulait lui faire engager la conversation avec la nymphe pour lui soutirer des renseignements. Tournant délibérément le dos au cadavre, qu'il se sentait incapable de revoir sans s'effondrer, il sortit du manoir et alla s'asseoir sur la plus haute marche du perron, dans le froid, pour attendre les secours.

De tout le trajet, Alice ne desserra pas les dents et, quand Tanya se gara dans leur rue, elle constata que son amie était au bord de reperdre connaissance. Une nouvelle fois, elle lui tapota les joues jusqu'à ce qu'elle ouvrît les yeux.

« Allons, lui dit-elle. Un dernier effort et on sera à la maison, tu pourras t'allonger tranquillement... »

Ce n'était qu'un demi-mensonge : la blessée pourrait bel et bien s'allonger, mais ce serait pour permettre à un médecin d'occasion de la torturer sans merci. Elle savait ce qui l'attendait, bien sûr, à moins que la douleur n'eût émoussé ses facultés, mais elle n'en accomplit pas moins l'effort qu'on

attendait d'elle : sortie du véhicule avec le soutien de Tanya, elle continua de s'appuyer sur elle pour gagner en clopinant la porte de l'immeuble puis le hall d'entrée.

Toutes les deux s'attendaient à ce que l'escalier fût une épreuve terrible, mais il se révéla miséricordieux : prenant appui d'un côté sur son amie, de l'autre sur une solide rampe en fer forgé, Alice put aisément monter les degrés en ne posant au sol que sa jambe valide. Encore quelques secondes et elles furent à l'intérieur de l'appartement, encore quelques autres et Panthéra se retrouva étendue sur le lit, frémissante, haletante, mais en sécurité enfin.

Il ne fallait pas songer à appeler un vrai médecin : à moins d'opérer du mauvais côté de la loi – et les deux jeunes femmes n'en connaissaient aucun dans cette situation –, un praticien soignant des blessures par balles serait tenté de les signaler à la Sûreté. Même s'il n'en faisait rien sur le moment, il constituerait le cas échéant un témoin embarrassant. Non, Tanya devait se débrouiller elle-même, elle le savait. Or, si elle avait reçu une formation scientifique dans la plupart des domaines, la médecine était un de ceux qu'elle connaissait le moins bien. Au mieux, estimait-elle, elle possédait les compétences d'une infirmière inexpérimentée. Cela suffirait-il ?

Il le faudra bien, se dit-elle, décidée.

Sur le lit, Alice n'était plus qu'à demi consciente, vidée par l'effort accompli pour marcher malgré la douleur. C'était sans doute préférable, mais elle se réveillerait tout à fait dès qu'on commencerait à la soigner, et Tanya ne disposait d'aucun moyen de l'anesthésier – sinon le rhum dont elles conservaient une bouteille pour la cuisine et un occasionnel grog hivernal. Ce serait insuffisant mais, puisqu'elle n'avait rien de mieux, elle en emplit un grand verre aux trois quarts et compléta avec du jus d'orange pour faciliter l'absorption.

D'abord, enlever ce costume, se dit-elle. Sa première impulsion fut de découper la jambe de la combinaison mais, alors qu'elle avait déjà les ciseaux en main, elle se ravisa : le tissu élastique du vêtement ne s'achetait pas à la mercerie du coin de la rue, Félix l'avait naguère commandé à un fournisseur américain spécialisé, si bien que remplacer la tenue de guerre de Panthéra serait long et coûteux.

Tanya commença donc par ôter les bottes d'Alice puis baissa la fermeture à glissière qui fermait la combinaison sur le devant. Avec des gestes mesurés, s'arrêtant chaque fois que son amie criait de douleur, elle dégagea de la précieuse étoffe le torse puis les bras, le bassin, la jambe droite indemne et, enfin, centimètre par centimètre, la jambe gauche mutilée. Alice serrait encore les dents à se les briser, mais elle ne put retenir un cri aigu chaque fois que la combinaison se détacha des points où du sang séché avait soudé chair et tissu.

Après avoir jeté une couverture sur la jeune femme allongée, ne laissant apparente que la jambe blessée, Tanya entreprit de désinfecter les plaies et de les examiner. Quoiqu'elle eût été contrainte d'ôter le garrot pour déshabiller Alice, l'hémorragie, faible, serait aisément endiguée par un bandage – qu'on pouvait d'ores et déjà poser sur deux des trois blessures : l'une des balles, entrée à mi-cuisse, avait traversé le membre de part en part pour ressortir un peu plus bas, juste derrière le genou, sans provoquer de dégâts importants visibles. L'autre, hélas !, avait percé la peau cinq centimètres en dessous de l'aîne avant d'être arrêtée par un fémur que, par miracle ou parce que c'était le fémur d'un être exceptionnel, elle n'avait pas brisé. L'extraire serait délicat : toucher l'artère fémorale rendrait le remède pire que le mal. Qui disait délicatesse disait lenteur donc torture. Le moment de procéder à l'anesthésie de fortune était arrivé.

Quand elle lui souleva la tête pour la faire boire, Alice refusa tout d'abord la potion, tel un petit animal dégoûté par l'odeur de l'alcool. Son amie l'encouragea du geste et de la parole, cajola un peu et, en bonne cartésienne, raisonna beaucoup, pour enfin réussir à lui faire ouvrir la bouche.

« C'est bien, approuva-t-elle en voyant une Panthéra plus morte que vive mais docile se forcer à déglutir. Continue. Et, si tu sens que tu t'endors, surtout ne résiste pas. »

Le verre achevé, Alice retomba sur ses oreillers. Tanya la tint serrée contre elle et lui caressa les cheveux pour l'aider à s'endormir. La blessée ne buvait que rarement d'alcool : compte tenu de la dose absorbée, on pouvait espérer qu'elle sombre dans un sommeil proche du coma, au fond duquel la souffrance aurait peine à la trouver.

Quand Alice fut inconsciente, son amie la laissa un instant pour aller chercher la planche à laver dans la cuisine, entre le réfrigérateur et l'évier. Avec force précautions, elle la glissa sous la jambe qu'enserraient déjà deux bandages. Ensuite, elle se mit en devoir d'attacher solidement sa patiente au lit avec ceintures et foulards. C'était nécessaire pour l'empêcher de bouger mais elle se sentait tout de même coupable, voire perverse.

Ayant stérilisé les outils qu'elle comptait utiliser – de vrais instruments de chirurgien : le matériel, au moins, ne ferait pas défaut – et posé sur le lit une lampe puissante pour éclairer son ouvrage, elle estima l'ivresse d'Alice désormais bien installée. Il n'était plus temps d'hésiter.

Tanya s'empara d'une pince. S'efforçant d'oublier tout ce qui n'était pas sa tâche, elle se mit au travail – et, si son cœur battait plus vite qu'à l'accoutumée, ses mains ne tremblaient pas.